Ami du Clergé du 11 avril 1929

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Décalogue. — IX. Le culte dû à la Sainte Vierge et aux Saints, 209.
Cinq minutes d'Evangile. — XXIII. *3e Dim. après Pâques :* Le Juste affligé, 211. — XXIV. *4e Dimanche :* Dieu toujours préoccupé de l'homme, 212. — XXV. *5e Dimanche :* La prière, source de joie, 212.
Pour les réunions mensuelles des Mères chrétiennes. — I. La foi, 213.
Pour une bénédiction de cloches. — La voix des cloches, 217.
Allocutions de mariage. — I, 220.
Lectures sur sainte Jeanne d'Arc. — XVII. Entrée à Orléans, 221. — XVIII. Saint-Loup, 223.

COURS DE PRONES SUR LE DÉCALOGUE

IX

LE CULTE DÛ A LA SAINTE VIERGE ET AUX SAINTS

Mes frères,

Nous devons rendre à Dieu un culte d'*adoration* privé, public et social, et ce culte, nous ne devons le rendre qu'à lui, parce que seul, il est notre Créateur et notre Souverain Seigneur. Nous ne devons adorer ni la Sainte Vierge, ni les anges, ni les Saints qui ne sont que des créatures, tout comme nous. Mais s'il nous est interdit de leur rendre un culte d'adoration, nous avons le devoir de leur rendre un culte d'*honneur* parce qu'ils ont été ici-bas les fidèles serviteurs de Dieu et qu'ils sont maintenant ses amis dans le ciel. On vous a parlé bien des fois déjà du culte dû à la T. S. Vierge. Parce qu'elle n'est pas seulement la « servante du Seigneur, » comme elle le déclarait humblement à l'archange Gabriel, mais qu'elle est sa Mère, le culte que nous lui rendons doit être plus grand que celui que nous rendons aux autres Saints qui, eux, ne sont réellement que les serviteurs de Dieu. Toutefois il n'en diffère pas essentiellement. Tout ce que je vais vous dire s'applique donc, proportion gardée, bien entendu, au culte de la T. S. Vierge.

Or, en quoi consiste le culte dû aux Saints ? Il consiste à les *honorer*, à les *invoquer* et à les *imiter*.

I

Toute la Sainte Ecriture nous apprend comment nous devons honorer les Saints.

Nous y voyons Abraham se prosterner devant les trois anges qui lui apparaissent dans la vallée de Mambré et viennent lui annoncer la naissance d'Isaac (Gen., XVIII, 2). Josué fait de même devant le prince de la milice céleste qui vient lui révéler le moyen de prendre Jéricho (Jos., V, 15). Du vivant même du prophète Elie, les envoyés du roi Ochozias fléchissent les genoux devant lui en le saluant comme « l'homme de Dieu » (IV Reg., I, 13). La Sunamite se prosterne devant le prophète Elisée, embrasse ses pieds et le conjure de venir rendre la vie à son fils (IV Reg., IV, 27). Tobie, sa femme et son fils en font autant devant l'ange qui les a si miraculeusement protégés (Tobie, XII, 16).

Dans le Nouveau Testament, l'archange Gabriel s'incline devant la T. S. Vierge et la salue respectueusement. Sainte Elisabeth accourt à sa rencontre et la salue dans les mêmes termes : « D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur daigne me visiter ? Vous êtes bénie entre toutes les femmes et béni lui aussi est le fruit de vos entrailles » (Luc, I, 42). C'est la T. S. Vierge que les foules veulent honorer lorsqu'elles acclament son Fils et lui crient : « Bienheureux les entrailles qui vous ont porté et le sein qui vous a nourri ! » Et Notre-Seigneur ne condamne pas ces honneurs que l'on rend à sa Mère ; au contraire, il les récompense par des miracles.

Ces honneurs, il veut qu'on les rende également à ses ministres : « Celui qui vous écoute m'écoute, dit-il à ses apôtres, et celui qui vous méprise me méprise. » Cette recommandation du Sauveur précise le sens des honneurs que nous rendons aux créatures de Dieu et nous montre que par eux nous ne contrevenons pas au précepte de Dieu qui a dit : « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul. » En honorant les Saints, c'est en réalité Dieu que nous honorons. De même qu'un prince non seulement ne blâme pas, mais approuve, prescrit et récompense les honneurs que l'on rend à ses ministres et aux membres de sa Cour parce que ces honneurs se rapportent à sa propre personne, ainsi Dieu considère comme lui étant rendus à lui-même les honneurs que nous rendons à ses Saints.

Honorons donc les Saints. Honorons-les en leur *érigeant des statues*. On en élève aux bienfaiteurs de l'humanité, mais est-ce que la plupart des Saints n'ont pas, comme Notre-Seigneur, passé ici-bas en faisant le bien ? Qui a fait plus de bien à l'humanité que S. Vincent de Paul, S. Jean-Baptiste de la Salle, S. Jean de Dieu, S. Pierre Nolasque et tant d'autres ? Honorons les Saints en allant nous *agenouiller* au pied de leurs autels ou devant leurs images et en prenant soin de ces autels et de ces images. Aimez à faire porter celles-ci dans nos processions, par vos jeunes gens et vos jeunes filles, mettez-les à la place d'honneur dans vos foyers et qu'elles en soient le plus bel ornement. Honorez les Saints en célébrant pieusement leurs fêtes. Donnez leurs noms à vos enfants et assurez-leur ainsi dans le ciel des protecteurs puissants.

II

Le culte des Saints consiste en second lieu à les *invoquer*. Ici encore, la Sainte Ecriture nous prêche d'exemple. Le patriarche Jacob, à son retour de Haran, sollicite et obtient la bénédiction de l'ange qui a lutté avec lui (Gen., XXXII, 26). Joseph demande à son père mourant la même faveur pour ses deux fils Ephraïm et Manassé (Gen., XLIX, 7). Dieu lui-même envoie les amis de Job trouver ce saint homme et se recommander à ses prières (Job, XLII, 8). A

son tour, l'apôtre S. Paul implore les prières des fidèles qu'il a évangélisés (Rom., XV, 30).

S'autorisant de ces exemples, tous les siècles chrétiens ont invoqué les Saints. Dans les catacombes, les premiers chrétiens prient les martyrs qui les ont quittés pour un monde meilleur : « Douce âme, peut-on lire sur la tombe de l'un d'eux, Sabbatius, prie et intercède pour tes frères et compagnons. » — « Atticus, dit une autre inscription, ton âme est dans le bonheur, prie pour tes parents. » Au IIe siècle, S. Irénée déclare que Marie est auprès de Dieu l'avocate des pécheurs. (*Adv. hæreses*, l. V, cap. 19). Origène parlant des bienheureux s'écrie : « Je tomberai à genoux et, n'osant me présenter moi-même à cause de mes crimes, j'appellerai tous les Saints à mon secours » (l. II, *de Job*). S. Grégoire de Nazianze, dans son panégyrique de S. Basile, l'invoque ainsi : « Je t'en supplie, jette du haut des cieux un regard sur nous, et quand nous quitterons ce monde, viens à notre rencontre et reçois-nous dans les tabernacles éternels où tu fais maintenant ta demeure » (*Orat.* 43).

Avec le temps, ce culte des Saints ne fait que se développer. C'est lui qui donne naissance aux grands pèlerinages du moyen âge. C'est pour prier les SS. apôtres Pierre et Paul à Rome, S. Jacques le Majeur à Compostelle, S. Martin à Tours, S. Michel au Mont-Tombe que les pèlerins par milliers sillonnent les routes, le bâton à la main, la besace et la gourde au côté. Survient-il quelque calamité comme la peste à Rome au temps de S. Grégoire le Grand, des tremblements de terre comme au temps de S. Mamers, c'est aux Saints qu'on a recours pour obtenir la cessation du fléau. On organise en leur honneur des processions au cours desquelles on chante leurs litanies et on les conjure d'apaiser la colère de Dieu.

Le Concile de Trente n'a donc fait que consacrer la croyance et la pratique séculaires de l'Eglise quand il affirma dans sa XXVe Session, que « les Saints qui règnent avec Jésus-Christ offrent à Dieu leurs prières pour les hommes et qu'il est bon et utile de les invoquer d'une manière suppliante, d'avoir recours à leurs prières, à leur aide et à leur assistance pour obtenir de Dieu ses bienfaits par son Fils N.-S. Jésus-Christ qui est seul notre Rédempteur et notre Sauveur. »

Le droit canonique a sanctionné la même doctrine dans son canon 1255, où il prescrit que le culte de *latrie* ou d'adoration est dû à la T. S. Trinité, à chacune des trois Personnes et à Jésus-Christ caché sous les espèces sacramentelles, le culte d'*hyperdulie* ou d'honneur suréminent à la Sainte Vierge et celui de *dulie* ou d'honneur à tous les Saints du ciel.

Toutefois ce culte ne peut être rendu *publiquement* qu'aux personnages canonisés par l'Eglise, c'est-à-dire inscrits par elle au catalogue des Saints, ou tout au moins déclarés bienheureux. Vous savez comment l'Eglise procède à cette canonisation. Dix ans après sa mort, le serviteur de Dieu peut devenir l'objet d'une enquête et la cause de sa béatification être ainsi introduite. Cinquante ans après sa mort, à moins qu'une dispense ne permette d'y procéder plus tôt, comme ce fut le cas pour la sainte Carmélite de Lisieux, on peut commencer l'examen de l'héroïcité de ses vertus ou de son martyre, après lequel il sera déclaré Vénérable [1], puis celui de ses miracles et proclamer ce saint personnage Bienheureux. Son culte est dès lors autorisé publiquement, mais seulement en quelques endroits. Enfin après deux nouveaux miracles opérés depuis la béatification, on procède à sa canonisation et son culte est autorisé dans toute l'Eglise. Jusque là on pouvait rendre à ces Saints un culte privé, mais leur culte public, c.-à-d. rendu au nom de l'Eglise par ses ministres et au moyen d'actes institués par elle, demeurait interdit.

Invoquons donc les anges et les Saints, puisque la Sainte Ecriture et tous les siècles nous en donnent l'exemple et que l'Eglise nous le recommande. Ici non plus, ne craignons pas d'offenser Dieu en nous adressant à ses saints : nous ne les invoquons que comme des intercesseurs près de lui, nous savons bien qu'ils ne peuvent nous accorder les grâces dont nous avons besoin, mais ils peuvent nous les obtenir de Dieu, et Dieu se plaît, pour les honorer, à faire passer par leurs mains, surtout par les mains de Marie, médiatrice de toutes grâces, les faveurs qu'il nous destine.

Invoquons-la donc avec confiance ; après elle, recourons à son très chaste époux S. Joseph. Prions aussi avec une dévotion toute spéciale l'ange gardien à qui Dieu nous a confiés, les saints patrons sous la protection desquels nous avons été placés au baptême, ceux de notre paroisse, de notre diocèse, de notre patrie, ceux de la profession que nous exerçons ou ceux de l'état de vie que nous avons embrassé. Tous ces Saints auxquels nous unissent des liens particuliers exauceront nos prières plus sûrement, puisqu'ils en ont reçu mission de Dieu ou de l'Eglise, ou bien encore parce qu'ayant vécu jadis notre vie, ils en connaissent mieux les besoins.

III

Enfin le culte que nous rendons aux Saints consiste à les *imiter*. « Souvenez-vous, écrivait S. Paul aux Hébreux, de vos chefs qui vous ont prêché la parole de Dieu, et, considérant la fin de leur vie, imitez leur foi » (XIII, 7). Une autre fois, écrivant aux Corinthiens, il leur disait : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ » (I Cor., IV, 16).

Pourquoi honorons-nous les Saints ? Parce que, sur la terre, ils ont servi Dieu avec générosité. N'est-il pas naturel dès lors de faire nous-mêmes ce que nous admirons en eux ? Pourquoi les prions-nous ? c'est afin qu'ils nous aident du haut du ciel et qu'un jour nous ayons le bonheur de les y rejoindre. Mais avant tout, il nous faut prendre le même chemin qu'eux pour y parvenir, c'est-à-dire imiter leurs vertus.

Etudions donc les saints exemples qu'ils nous ont donnés. Recherchons-les dans leur vie. Jadis on possédait la *Vie des Saints* dans toutes les familles, on aimait à la lire, on y voyait combien les Saints

[1] S. R. C., 26 août 1913 (*Ami* 1913, p. 932).

ont aimé Dieu, avec quel soin ils ont fui le péché et pratiqué la vertu. On y admirait le zèle des apôtres, le courage des martyrs, l'ardeur des Docteurs à étudier la vérité et à la faire resplendir dans le monde, le dévouement des pontifes et des confesseurs et la chasteté des vierges ; et on se disait comme S. Augustin : « Ce que ceux-ci et ceux-là ont fait, est-ce que je ne puis pas le faire, moi aussi ?... » Et on s'encourageait ainsi à devenir saint soi-même.

Revenons à cette pieuse pratique. Chaque jour nous célébrons la fête de quelque Saint, rappelez-vous quelques-unes des vertus qu'il a le mieux pratiquées et tâchez de les reproduire dans votre vie au cours de la journée. Vous portez le nom d'un apôtre, tâchez d'être un apôtre, vous aussi, selon vos moyens ; vous portez le nom d'un martyr, montrez-vous courageux comme lui dans les persécutions ; vous portez celui d'une vierge, honorez ce nom par la pureté du cœur, l'innocence des mœurs, en pratiquant cette réserve et cette modestie qui sont la plus belle parure des femmes chrétiennes.

* *

Oui, honorons les Saints, prions-les, imitons-les, et un jour, devenus des Saints nous-mêmes, nous aurons la joie d'aller partager leur bonheur. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XXIII

3e DIMANCHE APRÈS PAQUES

Le Juste affligé

C'est la veille même de sa mort, dans l'admirable discours après la Cène, que Notre-Seigneur adresse à ses apôtres les paroles de cet évangile. Quelques heures seulement le séparaient de sa Passion et les apôtres n'allaient plus voir leur Maître bien-aimé.

Déjà, dans une autre circonstance, celui-ci les avait prévenus de tout ce qui devait lui arriver à Jérusalem : il les avait préparés au scandale de sa croix et il les avait fortifiés par l'assurance d'une résurrection qui aurait lieu le troisième jour.

Dans cet évangile, la prédiction est plus précise parce que l'heure approche où les Juifs livreront le Sauveur aux fouets, à l'insulte et à la mort. C'est bientôt, c'est presque maintenant, c'est dans *un peu de temps ;* mais c'est aussi dans *un peu de temps* que les apôtres reverront leur Maître ressuscité.

On se demande comment les apôtres, instruits par Jésus-Christ lui-même des moindres détails de sa Passion et de sa mort, ne comprirent rien à ses paroles. Nous sommes aussi répréhensibles lorsque, visités par la douleur, nous ne comprenons pas que le Seigneur est proche.

Profitons, m. f., de l'évangile d'aujourd'hui pour développer ces deux propositions :

1o Le chrétien ne *doit pas s'étonner de la douleur,* puisque Jésus prédit à ses disciples, présents et futurs, que les larmes seront leur partage en ce monde ;

2o Le chrétien *doit sanctifier sa douleur* en se soumettant à la volonté de Dieu.

I

Les enseignements chrétiens nous disent que la vie est un combat, que c'est au prix de beaucoup d'épreuves que nous devons parvenir au royaume des cieux ; que le disciple n'est pas au-dessus du maître ; que si le Christ a souffert pour entrer dans sa gloire, nous ne pouvons y entrer nous-mêmes par une autre voie.

L'Ecriture sainte nous montre que les âmes privilégiées de Dieu ont été sévèrement éprouvées. Faut-il rappeler l'histoire de Job, qui fut affligé par la perte de ses biens, la ruine de ses maisons et la mort de ses enfants ? De plus, frappé d'un horrible ulcère, abandonné de tous et privé de tout secours, obligé de nettoyer lui-même le pus de ses plaies avec un têt de pot. Et encore, persécuté par le démon, tourmenté de pensées de désespoir, délaissé de Dieu, du moins sensiblement.

Et les apôtres, âmes très chères au Seigneur, n'eurent-ils pas de nombreuses tribulations avant leur mort dans les supplices ?

Tout cela, nous le savons pour l'avoir lu ou pour l'avoir entendu répéter dans nos églises. Pourquoi donc nous étonner lorsque l'épreuve nous visite sous ses formes diverses : maladies, pertes de biens, mort de ceux que nous aimons, tristesses intimes qu'il faut refouler au plus profond de notre cœur pour les protéger contre le rire ou le dédain du monde ?

« Tout juste, dit S. Basile, est appelé à rencontrer l'épreuve, à cause du genre même de vie qu'il a adopté. Quand on s'écarte de la voie large et spacieuse pour suivre la voie étroite et resserrée, on y trouve nécessairement la tribulation. » *(Homil. in Psalm. 45,* 2).

II

Donc, m. f., nous ne nous étonnerons pas de la souffrance, mais au contraire nous nous soumettrons à la volonté de Dieu qui *l'envoie* ou qui *la permet.*

L'invisible main qui nous frappe est celle du Dieu même que nous aimons et que nous servons. Nous sommes entre les mains d'un Père toujours bon, toujours tendre, toujours charitable, qui n'ordonne ou ne permet les tribulations de ses élus qu'afin de les détacher de ce monde trompeur, de les faire soupirer après le ciel, de les purifier de leurs fautes, de les rendre semblables à Jésus-Christ, de les éprouver, de leur faire pratiquer des vertus, comme la patience, l'humilité, la confiance, la résignation, l'abandon, la pénitence ; donc, de les enrichir de mérites. « Je me suis tu, disait le prophète, parce que c'est vous qui l'avez fait, ô mon Dieu, *obmutui, quoniam tu fecisti.* C'est pourquoi je n'ai pas ouvert la bouche pour me plaindre, *et non aperui os meum.* »

Le bienheureux Job, dont on ne saurait trop proposer les exemples sur ce sujet, disait à son épouse qui l'excitait au désespoir : « Vous parlez comme une femme insensée ; si nous avons reçu des biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevons-nous pas les maux ? » Bien que Satan eût été l'instrument de ses malheurs il ne disait pas : « Le Seigneur m'avait donné des biens et le démon me les a ôtés ; » il disait, au contraire : « Le Seigneur nous

avait donné des biens, le Seigneur nous les a ôtés ; que son saint nom soit béni ! »

Nous lisons encore dans l'Ecriture le fait suivant. Séméï, voyant David fuir devant son fils Absalon, se mit à l'insulter : il l'appela meurtrier, enfant de Bélial, méchant homme, usurpateur du trône de Saül. Enfin il lui jeta des pierres. Les officiers du prince jugèrent qu'il fallait châtier un tel insolent. Mais David les arrêta en disant : « Ne faites aucun mal à cet homme ; c'est le Seigneur lui-même qui lui a ordonné de me maudire, et qui oserait y trouver à redire ? »

Pourquoi donc nous en prendre aux créatures qui nous affligent ? Ce sont des instruments dont une main cachée se sert : *Vasa sunt, alius utitur,* dit S. Augustin. Ce sont des orgues, touchées par une main invisible : *Organa sunt, alius tangit.*

Il en est de ceux qui nous contristent, dit S. Grégoire, comme des sangsues que le médecin habile et charitable applique sur le corps d'un malade pour en tirer un sang corrompu. N'accusons point cet ennemi qui nous persécute, ce créancier qui nous dépouille, ce médisant qui nous déchire ; ce sont des espèces de sangsues dont le souverain Médecin se sert pour nous guérir de notre orgueil, de notre avarice, de notre sensualité, de notre impénitence, de notre attachement aux biens de ce monde. Ne regardons pas la cause prochaine de nos disgrâces, mais leur auteur invisible et secret. Ce n'est pas Séméï qui nous maudit, c'est le Seigneur qui nous châtie par Séméï.

* *

Courage donc, ô âmes affligées ! Jésus n'est pas loin. Encore un peu de temps et il reviendra, apportant avec lui une joie que rien ne saura plus troubler et que rien ne pourra plus vous ravir. Ainsi soit-il.

XXIV

4e DIMANCHE APRÈS PAQUES

Dieu toujours préoccupé de l'homme

Pendant trois ans les apôtres avaient vécu dans l'intimité de Notre-Seigneur. Ils s'étaient épris pour lui d'une ardente affection, et leur existence s'était, pour ainsi dire, fondue et absorbée dans la sienne. Et voilà que tout à coup Jésus leur annonce qu'il va partir pour le grand voyage dont il ne reviendra qu'au dernier jour. Aussi la tristesse s'empare-t-elle de leurs âmes. Mais Jésus ne veut pas les laisser sous l'étreinte de cette émotion sans relever leur courage par un mot : « Je m'en vais, leur dit-il, mais ne vous attristez pas, il vous est bon que je m'en aille. »

Cette déclaration de Notre-Seigneur aux apôtres peut s'appliquer à toutes les âmes chrétiennes. Elle nous prouve que, lorsque Dieu nous prive de certains biens, il ne se désintéresse pas de nous, il *travaille encore à notre sanctification et à notre salut.*

I

Nous ne devons jamais perdre de vue que Dieu ne se propose, dans son action, que le bien de ses créatures et en particulier de l'homme. Cette pensée, le saint roi David l'exprimait ainsi : « O Dieu, votre bonté nous couvre d'un bouclier protecteur ! »

Mieux que David, nous pouvons l'affirmer, nous qui avons vu la deuxième personne de la Sainte Trinité descendre sur la terre et donner sa vie pour nous ; nous qui lisons dans l'Evangile ces paroles : « Si Dieu pare le lis des champs d'un vêtement plus beau que la pourpre de Salomon, si Dieu nourrit les oiseaux du ciel, à plus forte raison doit-il s'occuper de l'homme, sa créature la plus chère ; » nous qui savons que Dieu n'est pas seulement l'être puissant et fort, qui commande en souverain aux lois de la nature, mais qu'il est notre Père.

En conséquence, nous devons croire que tous les événements de notre vie sont permis par Dieu, que les maux eux-mêmes nous viennent pour ainsi dire de sa main. Les païens seuls ont pu croire que le hasard mène le monde, ou que nous sommes les jouets d'une invincible fatalité.

II

Cependant, quand vient l'adversité, on nous entend parfois murmurer contre la Providence et l'accuser d'injustice. — « Ah ! dit l'un, si j'avais la santé, quel bien je ferais ! — Si j'étais riche, dit un autre, je répandrais d'abondantes aumônes, je soutiendrais les œuvres catholiques, je ferais bénir la religion. — Si Dieu me donnait des consolations dans la prière, dit un troisième, si le chemin de la vertu était pour moi moins raboteux, j'aimerais Dieu davantage et je deviendrais meilleur. »

Ainsi, d'une manière ou d'une autre, nous dictons tous à Dieu la conduite qu'il devrait tenir à notre égard.

III

Mais si Dieu exauçait nos vœux imprudents, peut-être que nos intérêts éternels seraient compromis. — Nous croyons que la possession de tel ou tel bien de la vie présente nous conduirait plus facilement au salut. Qu'en savons-nous ? Nous vivons dans l'illusion sur nous-mêmes ; personne ne voit bien clair dans les événements de sa vie ; Dieu seul sait ce qui nous est bon. — On raconte que sainte Thérèse, visitant sa sœur dont la fille était malade, prit l'enfant entre ses bras et se mit à prier pour sa guérison ; mais Dieu lui révéla que si la jeune fille vivait longtemps, elle se perdrait. La sainte cessa aussitôt de prier et dit à la mère : « Confiez-vous à la bonté de Dieu. Il sait mieux que vous ce qui convient à votre fille. » Quelques jours après, l'enfant mourut, et sainte Thérèse vit les anges transporter au ciel son âme innocente.

Lorsque nous prions, ne demandons pas à Dieu ce qui nous semble bon et désirable, mais que notre volonté soit toujours en harmonie avec sa volonté qui est toujours bonne et bienfaisante, puisqu'elle est paternelle. Ainsi soit-il.

XXV

5e DIMANCHE APRÈS PAQUES

La prière source de joie

L'évangile d'aujourd'hui, comme les deux précédents, nous rapporte un passage de l'admirable dis-

cours que Notre-Seigneur adressa à ses apôtres la veille de sa mort. Il venait d'instituer la sainte Eucharistie et de communier ses apôtres, il ne lui restait plus qu'à faire ses dernières recommandations. En pareil cas, un père très aimant s'oublie lui-même pour consoler ses enfants et leur donner les suprêmes avis qu'il croit les plus capables d'assurer leur bonheur.

Quelle recommandation Notre-Seigneur va-t-il donc faire ? — Une des choses sur lesquelles il insiste le plus, c'est la prière et la prière en son nom : « En vérité, en vérité, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera... Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite. »

Oui, m. f., la prière est, pour le chrétien, une source de joie :

1° *Parce qu'elle nous met en communication avec Dieu ;*

2° *Parce qu'elle nous obtient les biens qui nous manquent* (biens de la grâce, biens de la nature), à condition que nous les demandions « par Notre-Seigneur. »

I

La prière réjouit l'âme parce qu'elle la met en communication avec Dieu.

Si nous étions admis pendant quelques heures dans l'intimité d'un grand personnage, d'un homme vraiment supérieur, nous emporterions de cette audience un charme inoubliable, et nul doute que dans l'âge le plus avancé nous ne rappelions avec joie cette faveur à nos derniers neveux.

Or, dans la prière, nous sommes admis à parler cœur à cœur à l'Etre souverain, auprès duquel tous les grands de la terre ne sont qu'une infime poussière. Quelle joie donc nous devons éprouver si toutefois nous prions avec les dispositions requises !

Nous aimons la joie, m. f., nous recherchons la joie et nous avons raison, car la joie est un stimulant d'action. Mais, dans notre ardeur d'être heureux, nous nous aventurons parfois dans des régions interdites : « Nous cherchons la vie bienheureuse là où n'existe même pas la vie, » dit S. Augustin. De cruelles désillusions ne tardent pas à nous répondre. — Dans nos jours sombres, voulons-nous connaître la joie véritable ? Ce secret nous est enseigné par le Maître : prions, et l'allégresse de notre âme ne tarira jamais. « Priez, dit Jésus, afin que votre joie soit parfaite. » — Les saints nous ont appris que la promesse de Jésus n'était pas vaine : « Il arrive un moment, dit S. Augustin, où le cœur est tellement inondé qu'il ne trouve plus de paroles et que l'immensité de son bonheur ne peut être contenu dans les étroites limites des syllabes. »

II

Donc la prière réjouit l'âme parce qu'elle la met *en communication avec Dieu*. En second lieu, elle réjouit notre cœur parce qu'elle nous obtient tout ce qui peut nous rendre heureux : « Demandez et vous recevrez, » dit Notre-Seigneur.

Mais ici plusieurs chrétiens pourraient m'arrêter pour me dire : « J'ai prié et je n'ai pas été exaucé. »

C'est que, m. f., il y a un ordre à observer dans nos prières. Nous devons d'abord demander à Dieu évidemment ce qu'il préfère lui-même. Or, que préfère-t-il ? « Cherchez tout d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Ainsi le principal objet de nos prières, c'est le ciel et les grâces qui doivent nous y conduire.

Et voici le malheur : nous recherchons souvent *et avant tout* les biens de la vie présente : la tranquillité, la santé, une modeste aisance ; bref, le bonheur ici-bas. Le ciel viendra après ou ne viendra pas, peu importe. — S'il en est ainsi, comment voulez-vous que Dieu nous exauce ?

Pour être exaucés, il faut d'abord respecter l'ordre voulu par la Providence : prier pour obtenir le ciel et les moyens d'y parvenir.

Ensuite nous pouvons prier pour obtenir les biens temporels : la santé, la réussite dans nos affaires, le succès de nos entreprises, la juste récompense de nos travaux, le bon établissement des enfants, le bien-être de nos vieux jours et même la fortune. Mais je n'hésite pas à dire que cela est presque inutile, car les avantages temporels nous sont donnés par surcroît, dit l'Evangile, c'est-à-dire par dessus, comme bon poids et bonne mesure, si nous avons d'abord cherché le ciel et si ces avantages ne font pas obstacle à notre salut.

Demandons donc les biens d'en-haut, et demandons-les au nom de Notre-Seigneur. Prier en notre nom de créature l'Etre souverain qui est notre auteur et notre Père, c'est bien. Mais la prière devient plus efficace, si nous la protégeons du nom auguste de Jésus-Christ.

Voilà pourquoi l'Eglise n'adresse aucune prière à Dieu sans la terminer par ces paroles : « *Per Dominum nostrum Jesum Christum...* Nous vous demandons ces grâces par N.-S. Jésus-Christ. » Imitons l'Eglise si nous voulons être exaucés. Ainsi soit-il.

POUR LES RÉUNIONS MENSUELLES DES MÈRES CHRÉTIENNES

I

LA FOI

SOMMAIRE

INTRODUCTION. — Nécessité de pratiquer les vertus chrétiennes. — La première de ces vertus est la foi.

PREMIÈRE PARTIE. — Qu'est-ce que la foi : un don de Dieu, qui nous fait croire en lui à cause de son infaillible affirmation, et non à cause d'une vague sentimentalité, ni pour de faibles raisons humaines ; cela n'empêche pas que la foi n'est en rien contraire à la raison : elle s'appuie au contraire sur des motifs de crédibilité. Il faut avoir la foi dans la Révélation, dont le fait est certain, et dont les règles sont obligatoires.

DEUXIÈME PARTIE. — La foi, qui fixe notre croyance, fixe par conséquent notre façon de vivre. Il faut harmoniser sa vie personnelle avec ses convictions, répandre la foi dans son foyer (influence d'une épouse chrétienne sur son mari pour le convertir, l'améliorer, l'écarter des périls), enseigner à ses enfants la foi, les

dogmes et les prières essentielles, leur former une mentalité catholique, pratiquante et dévouée, veiller sur la foi de ses domestiques et de ses ouvriers, faire rayonner sa foi sur son entourage.

CONCLUSION. — **La foi, base de toutes les autres vertus.**

Mesdames,

Vous qu'une pratique pieuse réunit chaque mois autour de cet autel, vous avez compris le sens de la vie. Auprès de vous, vous voyez passer bien d'autres femmes, bien d'autres mères, les unes absorbées matériellement par les vulgaires nécessités quotidiennes, d'autres agitées de rêves vains, entraînées dans le tourbillon des faux succès et des voluptés fugaces, d'autres enfin lassées, indifférentes, mornes, suivant avec une résignation d'esclaves leurs monotones routines de chaque jour. Plaignez, plaignez beaucoup ces pauvres âmes. Leurs travaux seront infertiles, car le ciel ne les bénit point, leurs chimères s'évanouiront dans l'amertume, leurs tristesses, déjà, sont désespérées. Rendez grâces à la providentielle Bonté qui fit luire pour vous une lumière ignorée du monde, qui vous montra le ciel comme la suite et le but de la vie, qui vous versa le courage pour que vous puissiez faire tout votre devoir.

Mais n'oubliez pas que toute grâce entraîne une responsabilité. Comment utilisez-vous le don de Dieu ? Si par hasard vous l'avez négligé, hâtez-vous de mieux y répondre. Si, comme je l'espère, vous fûtes jusqu'à présent fidèles, craignez les défaillances possibles, cherchez à persévérer en montant toujours vers la perfection.

En échange des biens ineffables qu'il vous prodigue depuis des années, vous devez au Seigneur l'hommage d'une vie exemplaire et sainte. Vous qui avez été divinement choisies pour entrer dans l'élite des âmes croyantes, vous êtes tenues d'accomplir tout ce que le Maître a exigé ; vous aurez à cœur de faire plus encore afin de mieux témoigner votre amour. Et vous n'y parviendrez pas par vous-mêmes. Votre âme, blessée et affaiblie depuis le péché originel, depuis vos chutes et vos négligences, votre âme limitée dans ses puissances ne saurait s'élever jusqu'à Dieu, ni combattre énergiquement pour Dieu, si Dieu lui-même ne vous offrait la force surnaturelle et sacrée des vertus qui vous secourront, vous transformeront, vous renouvelleront, et dont la première est la *foi*.

I

Pour effectuer le bien ici-bas, et pour réaliser son salut, il faut d'abord avoir la foi : « Personne, dit S. Paul, ne peut plaire à Dieu, s'il n'a pas la foi » (Hébr., XI, 6). A quoi d'ailleurs serviraient vos efforts, vos sacrifices et vos larmes, vos générosités et vos dévouements, si tout cela n'était qu'un effet banal de votre activité humaine, de cette inquiétude sans raison et sans but qui pousse aveuglément les êtres à agir ? Rien ne resterait devant Dieu, qui scrute les mobiles intimes, et qui ne trouverait là rien qui mérite d'être cueilli par lui, puisque rien ne serait fait pour lui, puisque vous ne croiriez même pas en lui. **Avant toutes choses, il faut donc *baser fermement votre croyance.***

Même à notre époque si peu chrétienne, une femme qui nie la divinité, une femme athée — et qui s'en vante — prend des allures de phénomène. Les hommes les plus incrédules trouvent malséant que leurs épouses n'aient pas un reste de religiosité. Les femmes les plus aveuglées, à défaut de dogmes et de prières, se raccrochent à des superstitions. Il n'est donc nullement besoin — et je ne vous en ferai pas l'injure — de rappeler ici les preuves philosophiques qui proclament l'existence d'un Dieu.

Mais ce Dieu, comme il est peu compris, et comme on croit mal en lui, même dans les cercles les plus fervents ! Certaines personnes croient en Dieu, simplement parce que c'est encore de bon ton ; d'autres par une vieille habitude d'enfance ou par tradition de famille ; d'autres par nécessité sociale, car le bon Dieu avec son enfer est, somme toute, un excellent gendarme à opposer aux voleurs et aux communistes. Quelques-uns croient sans s'être jamais demandé pourquoi. Beaucoup — surtout dans les milieux féminins — font de la religion une affaire de pur sentimentalisme, subjective par conséquent, et variable au souffle de tous les caprices. Il y a des hommes qui n'ont de Dieu qu'une science toute naturelle, fondée sur des arguments purement dialectiques et métaphysiques. Rien de tout cela n'est la foi.

La foi est quelque chose de plus certain et de plus mystérieux tout ensemble, quelque chose qui nous dépasse et nous enveloppe, quelque chose d'immuable et d'éternel, plus assuré que toute conquête humaine, plus doux qu'aucune ferveur terrestre ; la foi est une vertu à laquelle, par nous seuls, nous ne saurions prétendre, mais que le Maître ne refuse pas à ceux qui s'efforcent sincèrement d'y atteindre ; la foi est un don suprême du ciel.

Elle consiste essentiellement, c'est le Concile du Vatican qui nous l'affirme, à croire en Dieu à cause de l'*autorité même de ce Dieu* qui daigne nous révéler quelque chose de ses secrets infinis.

On peut dès lors apercevoir les supériorités de la foi. Elle nous domine de bien haut, puisqu'elle vient de Dieu et non pas de nous-mêmes ; elle nous surpasse immensément, de toute l'infinité de Dieu. Elle nous présente une certitude que rien n'égale dans l'univers. En effet, les raisonnements les plus subtils, les controverses les plus approfondies, laissent toujours planer quelques voiles d'ombre, car les hommes sont imparfaits et leur science, comme disait Pascal, est toujours courte par quelque endroit, et leur bonne foi n'est pas constamment sincère.

La foi, au contraire, nous est garantie par le Seigneur. Or, le Seigneur, c'est l'*infaillibilité suprême*. C'est celui qui ne peut pas se tromper, parce qu'il est l'auteur de toutes choses, parce que son regard pénètre dans la structure la plus intime des êtres comme dans les replis les plus cachés des consciences, et dans les arcanes des problèmes les plus complexes. C'est celui dont la sagesse est éminemment vaste et complète, celui dont la science est sans limite, celui qui voit tout, qui comprend tout et qui sait tout.

Le Seigneur est encore celui qui ne peut absolument pas nous tromper. **Il est la Véracité intégrale, il est le Vrai infini qui, à des hauteurs insoupçon-**

née, se confond avec le Bien et la Beauté. Il est l'Etre dans toute sa plénitude, l'Etre où il n'y a pas de place pour le mal, car le mal et, par conséquent, le mensonge, impliquent une diminution d'être impossible à admettre en Dieu, qui est l'infinie perfection.

Voilà donc la base irréfragable sur laquelle repose notre croyance : l'autorité d'un Dieu qui ne saurait ni errer, ni nous induire en erreur. Tout ce qu'il nous affirmera, nous devons le croire sans crainte, sans l'ombre même d'une hésitation.

Veuillez pourtant ne pas penser, mesdames, que cet assentiment absolu donné à la parole du Très-Haut soit un consentement aveugle, qui annihilerait nos intelligences, et révolterait notre raison.

Sans doute, la foi divine nous dépasse ; par son objet même elle touche à des questions sublimes, où nos pauvres facultés bornées ne pourraient atteindre et que nous ne saurions même concevoir. Mais ce qui est *supérieur* à la raison humaine ne lui est pas pour cela *contraire*. S'il y a, dans la religion sainte, des mystères, ces obscurités ne sont que relatives : nous n'y voyons pas clair, tout simplement, parce que nos yeux ne sont pas assez pénétrants. Nous arrivons bien, quoique péniblement, à suivre l'enchaînement des idées qui constituent le dogme, jusqu'à un certain point, plus ou moins élevé suivant nos études ou notre vigueur intellectuelle. Un moment arrive bientôt, où nous nous arrêtons, éperdus, dans l'ascension vertigineuse. Nous ne pouvons plus accompagner du regard le vol de l'aigle : mais l'aigle n'en continue pas moins sa route, et même en ne l'apercevant plus, nous savons qu'il persiste à tendre vers son but.

Il y a plus : la foi catholique suppose, avant elle, une assise de raisonnements humains, qui démontrent son authenticité, et que les théologiens appellent des *motifs de crédibilité*. Ces motifs-là sont les raisons qui nous permettent de commencer à croire. Ils sont à la portée de tous, même des esprits les plus humbles ; ils resplendissent dans notre Eglise afin que le monde la reconnaisse comme la gardienne infaillible du dépôt de la Révélation.

Voici, par exemple, le miracle. Un homme parait qui prophétise l'avenir, qui fait se dresser les infirmes ou qui ressuscite les morts. Il suffit du simple bon sens pour conclure que ces prodiges ne peuvent provenir que d'une puissance supranaturelle, et l'on s'écrie, avec les foules de Judée : « Cet homme est l'envoyé de Dieu ! » Mais le Dieu d'absolue perfection ne saurait mettre son pouvoir au service des fraudes et des mensonges. Si donc le thaumaturge, appuyé sur l'éclat de ses miracles, annonce une parole qu'il proclame divine, force nous est de croire en lui.

Or cette doctrine a été annoncée. C'est Jésus lui-même qui l'a promulguée ; il l'a prouvée par ses miracles, il la corrobore chaque jour par les fruits de salut, de civilisation, de paix et de bonheur que cette doctrine répand sur la terre. La révélation est un fait, que constate l'histoire profane, et que la sagesse la plus vulgaire nous contraint à accepter comme surnaturel. Quel prétexte aurions-nous pour douter ?

Et pourtant cette adhésion sincère, tirée des expériences d'ici-bas, n'est pas encore la foi : ce n'en est qu'un prélude. Ce consentement rationnel nous conduit aux portes de la foi sainte, mais il nous abandonne sur le seuil. La foi, à proprement parler, se superpose à nos raisonnements terrestres. Ceux-ci nous faisaient admettre le fait de la révélation divine, mais nous n'avons la foi réelle que lorsque, par la vertu d'en-haut, nous substituons un motif plus puissant aux motifs humains de notre croyance ; lorsque Dieu lui-même nous fait la grâce de pouvoir dire du fond du cœur, comme les petits enfants des catéchismes : « Mon Dieu, je crois en vous, non plus à cause de mon infime science, mais parce que vous êtes la Vérité même qui ne peut ni se tromper ni nous tromper. »

Vous voyez tout de suite la conséquence. La Révélation de Jéhovah, complétée par celle de Jésus-Christ, n'est pas seulement une théorie philosophique. Elle comporte des règles pratiques, elle doit être la *Règle de notre vie*. La foi comporte l'obéissance. Les lois, les décrets, les commandements qui émanent de la doctrine sacrée s'imposent à nous, comme un joug fort et suave contre lequel nul n'a le droit de se rebeller. Il serait trop facile vraiment d'admettre les vérités dogmatiques, sans en tirer les conclusions inéluctables, et en se réservant de s'égarer à sa fantaisie dans les sentiers fleuris de l'existence. Combien alors le mérite serait mince ! Et quelle récompense pourrions-nous espérer d'une adhésion qui ne nous coûterait presque aucun effort ? « La foi sans les œuvres est une foi morte, » proclamait jadis l'apôtre S. Jacques. Dieu veuille que notre foi soit vivante. Dieu veuille que nous comprenions les exigences de la parole sainte et que nous nous soumettions aux préceptes posés par Dieu. Alors, mais alors seulement, notre foi sera pleine et sublime, notre vertu sera étincelante et féconde, nous vivrons dans la sérénité des consciences droites, dans l'harmonie céleste établie entre nos pensées et nos actes.

II

Lorsqu'elle nous lança dans le monde, la Providence divine fixa les conditions où nous devrions nous trouver, le milieu où nous devrions vivre. Ces circonstances sont diverses et ces milieux fort différents. Il nous faut savoir adapter notre vie chrétienne à la situation où Dieu nous plaça. Sans doute les principes sont toujours les mêmes, mais leurs applications varient suivant les pays et les époques. Immuable dans son essence, notre foi se manifestera donc de plusieurs manières : c'est ce que nous devons maintenant étudier.

Les admirables matrones des premiers siècles qui priaient en cachette aux Catacombes et étaient parfois traînées aux arènes avaient besoin d'un courage surhumain ; les moniales cloîtrées derrière leurs grilles ont une piété condensée, recueillie. Vous êtes, vous, des mères chrétiennes. Cette dignité spéciale vous impose des devoirs particuliers.

Vous ferez passer d'abord votre foi dans votre *existence personnelle*.

C'est une trop fréquente erreur de croire que l'on

peut faire de sa vie deux parts, offrir les prémices de sa journée au ciel par quelques invocations, ardentes ou routinières, puis tourner le dos au bon Dieu pour ne songer exclusivement qu'aux besognes qui nous appellent. — Mais, direz-vous, est-il possible de faire autrement ? Il y a le ménage qui nous réclame, les enfants à élever, les courses à faire, les relations inévitables. — D'accord. Allons même plus loin : vous auriez le plus grand tort du monde en négligeant votre intérieur et votre famille pour vous plonger sans fin dans la vie mystique, pour vous livrer aux macérations des Clarisses, pour aller soigner des petits pauvres tandis que vos petits, à vous, pleureraient dans l'abandon. Vous pécheriez contre vos devoirs d'état.

Mais le travail le plus commun et les plus modestes soucis vous sont un moyen — voulu par Dieu — de piété et de sanctification. Il y a deux façons fort opposées d'accomplir les tâches vulgaires : l'une consiste à travailler âprement, pour l'amour du gain, pour l'ambition de réussir, ou à s'activer mécaniquement, parce que rien ne peut nous soustraire à cette nécessité implacable, mais sans rien envisager au delà de l'effort qui nous est prescrit ; l'autre, au contraire, consiste à imprégner de la pensée de Dieu les moindres choses que l'on doit faire, à se tenir constamment, pendant le labeur, dans la présence divine, à remplacer les longues méditations que les soins matériels vous interdisent par quelques oraisons jaculatoires, ou quelques-unes de ces interjections rapides qui, du fond de vos cœurs fervents, s'élanceront jusqu'aux sommets des cieux.

Que cette manière soit la vôtre. Le moindre de vos mouvements peut devenir un acte de foi. Habituez-vous avec ténacité à renouveler, par intervalles, votre croyance au Dieu qui vous fit naître à tel endroit pour y accomplir telle ou telle œuvre. Ayez confiance dans vos efforts, parce qu'ils se trouvent conformes aux desseins que le ciel a sur vous. Offrez d'avance, et pour toujours, votre activité domestique en hommage croyant d'obéissance au Maître. Renouvelez brièvement, de temps à autre, l'oblation de vous-mêmes et de vos actes, que vous présenterez au Seigneur comme l'hommage de votre foi.

Soyez, en outre, courageuses. Dans le train ordinaire de la vie, les questions religieuses ne se posent pas constamment ; mais il survient des circonstances où la fermeté est indispensable pour ne pas rouler dans les abîmes des reniements et des trahisons. Il est difficile, en certains cas, de quitter des amis indifférents pour aller assister à la messe dominicale, de faire maigre, lors d'un voyage, en face de toute une table d'hôte, de relever, très gentiment mais sans hésiter, une parole inconvenante, un blasphème ironiquement courtois. Le respect humain étreint alors, paralyse les gestes, glace les lèvres, fait frissonner le corps entier. Le respect humain, c'est la honte ; pis que cela, c'est l'infamie. Discrètement, sans doute, et sans attitudes provocantes, soyez chrétiennes partout et toujours : quelle admirable façon de proclamer bien haut la splendeur de votre foi !

Vous avez autre chose à faire encore. Le grand apostolat des missions, l'enseignement public de l'Evangile, n'entrent guère dans vos compétences. Ne le regrettez pas, ne vous en plaignez point : Dieu voulait qu'il en fût autrement. Il vous a réservé avec amour un apostolat plus secret qui, pour être moins étendu, ne sera peut-être que plus fructueux : *l'apostolat de la famille*.

Vous avez échangé des serments avec l'époux que vous aimez. Vous aviez été attirées vers lui par des convenances de situation, peut-être par une inclination qui a surmonté bien des obstacles. Vous appréciez en cet homme des qualités et des vertus ; vous lui obéissez parce que c'est le devoir, vous cherchez à lui plaire parce que c'est sans doute le bonheur. Allez-vous vous désintéresser de ce qu'il y a d'essentiel en lui, je veux dire de son salut éternel ? Peut-être est-il éloigné de Dieu, peut-être son destin immortel est-il compromis par une hostilité aveugle à l'égard de la suprême Vérité. Oh ! le beau rôle qui vous incombe alors ! Votre foi deviendra conquérante, votre affection fera mollir les haines sourdes, votre influence s'insinuera, vos implorations, vos larmes au besoin, regagneront ce cœur au ciel. Auriez-vous jamais pu rêver un triomphe plus splendide ?

Votre époux serait-il indifférent ? Sans se déclarer l'ennemi de Dieu, dormirait-il dangereusement dans cette béate insouciance que menacent de terribles réveils ? A vous encore d'avertir, à vous d'éclairer et de convaincre, à vous de remporter la victoire pour Dieu.

Peut-être votre mari est-il croyant, mais d'obscures attaches qui vous humilient et vous outragent le retiennent-elles loin de la pratique religieuse. Votre résignation, dans ce cas, ne saurait nullement rester passive. Avec une patience sans fin, avec une adresse surnaturelle, brisez peu à peu les liens maudits, faites-vous anges purificateurs.

Et si Dieu vous a comblées de joie en vous donnant l'époux de vos rêves, l'époux chrétien qui vit selon sa foi, qui combat même pour sa foi, ne vous jugez pas pour cela inutiles. Soutenez-vous, réconfortez-vous mutuellement, unissez vos prières comme vos actions, vos dévouements comme vos sacrifices. Allez vers Dieu, toujours davantage, intimement blottis l'un contre l'autre, dans les succès que le ciel vous réserve, et consolés l'un par l'autre dans le deuil des jours douloureux. Adorez ensemble le Seigneur qu'ensemble vous prierez chaque jour : ainsi votre vie sera grande, votre croyance s'épanouira, vous braverez mieux les tentations et les orages, et vous vous sanctifierez l'un l'autre pour la gloire, toujours plus grande, du Seigneur.

Mais le ciel a béni vos serments nuptiaux. Une blonde et rieuse couronne d'enfants vous entoure ainsi qu'une auréole. Là résident vos consolations et vos suprêmes espoirs, là tremble votre prévoyante tendresse. Mais là aussi reposent, devant Dieu, vos lourdes responsabilités.

Ces petites âmes qui vivent à cause de vous ont des droits sur vous par le fait même de leur existence. Parmi toutes les charges qui vous incombent par rapport à elles, une est particulièrement grave : celle de les orienter vers la foi.

Vous êtes spécialement obligées de guetter le premier éveil de leur intelligence, de leur apprendre le nom béni de Dieu et les principes rudimentaires de la doctrine, d'ouvrir leurs lèvres à la prière, de leur insuffler l'amour du ciel.

Les enfants grandissent, plus vite même qu'on ne l'avait pensé d'abord. Et votre devoir envers eux s'accroît à mesure qu'ils se développent. Il faut constamment élever votre catéchisme familial au niveau de leurs forces accrues. Et, mesdames, notez-le bien, vous ne pouvez pas vous contenter d'un enseignement qui se bornerait à leur livrer les vérités saintes, sans leur apprendre à pratiquer la loi. L'enseignement qui ne se double pas d'une éducation est stérile, dangereux même ; il ne développe que l'esprit sans former ni la volonté ni le cœur. Cela est vrai dans tous les ordres d'instruction. C'est vrai surtout quand il s'agit de la foi chrétienne. « A quoi sert-il, dit l'*Imitation,* de discuter doctement sur la Trinité, si vous manquez d'humilité et si, par là, vous déplaisez à la Trinité ? » Et l'auteur de ce livre immortel fait auparavant cette remarque éminemment psychologique, que beaucoup connaissent très bien l'Evangile sans avoir le goût des choses saintes, parce qu'ils n'ont pas l'esprit du Christ.

La foi que vous inculquerez à vos enfants devra donc s'imprégner de cet esprit du Christ. Ce ne sera pas cette connaissance vaine que Pascal maudissait « parce qu'elle ne se tourne pas à aimer. » Ce sera une croyance vivifiée par l'abnégation et par la prière ; une croyance qui saura se dévouer pour l'affirmation ou le soutien de la cause chère entre toutes ; qui, dans les moments graves, saura ne reculer devant rien, ni devant les déceptions accablantes, ni devant les dangers ou les disgrâces, ni même, s'il le faut, devant la mort. Si vos enfants n'étaient pas prêts à s'immoler pour la foi de leur Dieu, seraient-ils vraiment des chrétiens ?

Elargissez encore, mes chères sœurs, le cercle de votre apostolat. Pensez-vous qu'il n'y ait rien à faire du côté des *servantes* qui vous arrivent de la campagne, aussi ignorantes de leur religion qu'inhabiles à votre service ? Ces jeunes filles qui vous ont été louées ont une âme comme la vôtre ; en les recevant de leurs familles, vous les avez prises en charge, devant leurs parents et devant Dieu. Vous devez donc veiller sur elles. Mais pour leur faire quelque bien, un tact infini sera nécessaire. Quand vous quittez le terrain des services domestiques pour pénétrer sur celui de la religion, vous n'êtes plus la maîtresse qui commande : vous devenez la bienveillante amie qui s'incline pour secourir. Vous aurez le tact — très féminin — de ne jamais compromettre votre dignité, de ne pas vous abandonner, même en vue du bien, à des familiarités pleines d'inconvénients. Mais vous aurez également l'art — très féminin aussi — de vous pencher sans vous abaisser, de faire monter sans descendre vous-mêmes, de trouver le conseil opportun, l'enseignement qui réchauffe les âmes. Vous sèmerez la foi dans un sourire, et le Seigneur vous bénira.

Lorsque vous sortez de chez vous, ne laissez pas non plus votre croyance à la maison. Dans vos causeries quotidiennes, dans vos *fréquentations* ou vos visites, une simple phrase adroite et forte peut ébranler des cœurs incroyants, réconforter des âmes faibles, dissiper des doutes ou des préjugés. Voilà l'apostolat délicat où le doux Maître vous convie. Qui de vous, je vous le demande, refuserait de répondre à son suave et pressant appel ?

* *

Mesdames, souvenez-vous toujours que la foi est une vertu essentielle, et la base des autres vertus. Sans elle rien de bon ne s'opérerait en vous. Comment espéreriez-vous en un Dieu auquel vous ne voudriez pas croire ou à qui vous ne croiriez que faiblement ? Comment l'aimeriez-vous, ce Dieu, d'une charité brûlante et surnaturelle, si vous ne croyiez pas en lui ? Comment seriez-vous justes et prudentes, fortes et modérées, résignées et enthousiastes, si la foi en la Divinité n'illuminait pas votre route, ne réconfortait pas vos énergies ? A la source de tous nos actes bons, comme au sommet de tous nos mérites, se trouve une foi que nulle hésitation n'effleure, que nulle lâcheté ne fait trembler ?

Croyez, croyez toujours, croyez par-dessus tout. Croyez, non seulement du bout des lèvres, mais surtout dans une conduite logique et raisonnée. Croyez pour agir et pour supporter ; croyez pour vivre et pour mourir ; croyez pour vous-mêmes et pour vos familles. Croyez sans trouble devant les mystères, croyez sans crainte devant l'ennemi, afin d'obtenir l'auréole que Dieu réserve à ses croyants. Ainsi soit-il.

POUR UNE BÉNÉDICTION DE CLOCHES

LA VOIX DES CLOCHES

Mes bien chers frères,

Vous comprendrez aisément l'émotion intense qui, en ce moment, étreint mon âme ! Que de souvenirs peuplent ma mémoire ! Les uns sont charmants et me reportent aux douze années vécues chez vous, au milieu d'une population pieuse, laborieuse et sympathique. Les autres sont pleins de mélancolie, de tristesse et de douleur. Depuis l'époque où j'étudiais le latin et le grec au presbytère de cette paroisse, les années ont fui avec une rapidité vertigineuse, les événements se sont poussés les uns les autres, des rides ont sillonné les fronts, des vides se sont creusés dans les foyers ; il y a eu des larmes jusque dans les choses elles-mêmes, la guerre a porté le fer, le feu, la dévastation, la ruine, les deuils, votre village a été détruit, votre église massacrée, vos cloches brisées, vos enfants tués, votre curé actuel et ses deux prédécesseurs ont été, chacun à leur manière, victimes de la terrible catastrophe.

Si je rappelle ces souvenirs qui me touchent de si près, c'est pour vous dire qu'ils m'ont commandé de ne pas me dérober à l'honneur que m'offrit la délicate attention de votre excellent curé et de ne pas craindre, comptant d'ailleurs sur la sympathie de mes amis d'enfance et l'indulgence des prêtres distingués qui m'entourent, de chanter la gloire de vos nouvelles cloches, qui vont prendre, pour ainsi

dire, une âme sous la bénédiction sacrée, et devenir pour vous, mes bien chers frères, *la grande voix de* DIEU, de l'EGLISE et de la PATRIE.

I

Elevée entre ciel et terre, dominant les toits sous lesquels s'abritent les hommes, la cloche fait entendre des sons qui se répercutent au plus haut des airs. Avec une régularité pleine de charme et de symbolisme, trois fois le jour, à l'aube, en plein midi, au crépuscule, elle murmure un hymne en l'honneur de la Femme revêtue du soleil comme d'un vêtement, et de son Fils que l'Ecriture appelle le Soleil de justice : elle tinte l'*Angelus*. En provoquant nos *Ave Maria*, elle nous rappelle l'inoubliable bienfait de l'Incarnation, la Vierge Sainte qui a donné au monde l'Enfant-Dieu. — Je ne m'étonne point que l'art vulgarisateur ait partout reproduit le merveilleux tableau de Millet. La lande bretonne s'étend sous la lumière adoucie d'un crépuscule vaporeux. A l'horizon se dresse le clocher du village : tout à coup, il rayonne sur la plaine en une traînée lumineuse qui symbolise le son de la cloche qui parle. Un paysan et une paysanne qui labouraient se redressent sur le sillon entr'ouvert ; et, interrompant leur tâche, debout, appuyés sur les instruments de leur travail, dans une attitude merveilleusement religieuse, ils récitent l'*Ave Maria* tandis que chante la cloche de leur village. Et je comprends la tristesse de Napoléon se plaignant que le son de l'*Angelus* lui manquât à Ste-Hélène et déclarant qu'il ne l'avait jamais entendu à St-Cloud sans que son âme se reportât aux chrétiennes émotions de son enfance.

Lorsque, le matin, le prêtre va faire descendre Dieu de son trône, la cloche doucement balancée redit avec un son argentin aux enfants du catéchisme, aux personnes pieuses, aux fidèles qui savent ordonner leur journée sans nuire à leurs devoirs d'état : « *Venite, adoremus ;* Venez à la messe et adorons le Seigneur. » Dès le samedi, toutes les trois vous annonceront que le saint jour du Seigneur est proche. « Reposez-vous ! » s'écrieront-elles, le dimanche, par leurs volées majestueuses, voici le jour consacré à Dieu. Travailleurs, suspendez vos outils ; laboureurs, laissez là vos charrues et vos faucheuses ; ouvriers, quittez le pic et la pioche ; propriétaires, laissez reposer votre personnel, vos animaux et reposez-vous vous-mêmes. » Et quand les tintements harmonieux de l'airain annonceront l'office sacré, tous ensemble, allons à la maison de Dieu, pour avoir votre part à ce que Bossuet a si bien appelé « la grande aumône de la Rédemption. » Allez-y remercier Dieu de la semaine qui s'en va et lui recommander la semaine qui vient, allez-y entendre la parole sainte, messagère de la foi, la parole de celui qui a pu, sans trembler, dire de lui-même : « Je suis la Vérité », qui a pu, sans hésiter, dire de sa parole que « pas un iota n'en passera », la parole qui demeure et jette dans les âmes le germe divin des vertus de charité, de chasteté, de mansuétude et de bonté. Accourez-y non seulement le matin pour la messe, mais aussi le soir pour les vêpres et la prière, selon la pieuse coutume de jadis. Ah ! je garde toujours le souvenir le plus ému du splendide et touchant spectacle auquel il me fut donné d'assister ici, à certains offices du soir : l'église était comble ; en avant, des chantres volontaires avec de belles et puissantes voix entraînaient les autres, et parfois il y avait entre la nef et le chœur une lutte, un duel dont on parlait longtemps après, dans les réunions de famille, à la table de la ferme, dans les champs et à la forêt.

A certaines époques, le chant des cloches sera plus enthousiaste ; elles s'élanceront à toute volée et leurs gais carillons rempliront les airs comme la voix d'un peuple frémissant d'allégresse. Ce seront les jours de fêtes : fêtes de Dieu, nuit attendrissante de Noël, jour de l'Epiphanie, de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte ; fêtes de Marie, depuis son Immaculée-Conception, semblable au lever d'une douce aurore, jusqu'à sa glorieuse Assomption, semblable à un beau coucher de soleil ; fêtes de tous les Saints qui, comme des étoiles de première grandeur, brillent au ciel de l'Eglise.

La cloche ne prêche pas seulement le dimanche et les jours de fête. La voix sonore de ce prédicateur prêche toujours et porte au loin les avertissements du ciel. Ecoutez ses sons qui retentissent et se perdent presque aussitôt dans les airs : ainsi passe le temps, vous disent-ils, ainsi s'enfuient les secondes et les minutes, les heures et les jours, les mois et les années ; ainsi nous passerons nous-mêmes ! Songeons-y à l'heure de la tentation séductrice et des pensées troublantes ; comme les sons de la cloche frémissante, ainsi le temps fuit et l'éternité s'avance. Et si vous croupissez dans le péché, *nolite obdurare corda vestra,* n'endurcissez pas vos cœurs. Ecoutez l'appel de Dieu.

II

Voix de Dieu, la cloche est aussi *la voix de l'Eglise,* quand cette Mère bien-aimée de nos âmes infuse le divin de ses sacrements dans notre pauvre humanité. Elle se mêle à toutes nos émotions, joies ou tristesses, craintes ou espérances.

Un petit enfant vous est né : il a apporté à votre foyer la joie de sa venue, son berceau est un bonheur, car c'est la vie, votre vie. Mais ce n'est aussi que votre vie et vous avez hâte que celle de Dieu, elle aussi, anime ce petit être. Vous demandez pour lui le baptême et votre cœur de chrétienne tressaille, ô mère, quand on vous rapporte votre enfant au sortir de l'eau sainte, parce que, en l'embrassant, vous n'embrassez pas seulement votre enfant, mais votre enfant devenu celui de Dieu. Ecoutez les cloches : comme leurs sons joyeux prennent part à votre bonheur, en en jetant l'écho jusqu'aux extrémités de la paroisse !

Ecoutez-les : c'est une nombreuse et magnifique théorie d'enfants au front pur, à l'âme candide ; robes blanches et brassards blancs sont moins immaculés que ces petits cœurs qui tressaillent sous les caresses de l'amour divin. Pères et mères de ces chers petits, vous éprouvez, à les voir comme des anges, d'indicibles émotions, le frisson que l'on ressent quand passe l'ombre de Dieu. — Votre âme est en fête, le clocher aussi ; les battements précipités

et joyeux de l'airain sacré ne sont que l'image des battements émus de votre propre cœur.

Ecoutez encore : ce sont deux jeunes gens au pied de l'autel ; ils vont se passer réciproquement au doigt l'anneau simple et infrangible, symbole des grands et austères devoirs du nouvel et saint état qu'ils vont embrasser ; ils viennent prendre Dieu à témoin de leur serment pour le rendre inviolable et lui demander de rendre leur amour fort comme la mort. Et pendant qu'ils disent le « oui » solennel, le sang empourpre leur visage, leurs cœurs tressaillent : ils sont en fête... Ecoutez les cloches joyeuses, elles chantent, elles aussi, on croirait vraiment qu'elles ont une âme. : *mentem sanctam habeo*. Ah ! plaise à Dieu que vos cloches carillonnent souvent de saintes unions et la fondation de foyers vraiment chrétiens ! Plaise à Dieu que le jeune homme pense au mariage comme à une chose sacrée ! Plaise à Dieu que la jeune fille s'y prépare, non point en disciple de Salomé la danseuse, mais en véritable enfant de Marie, non pas dans ces évaporations périlleuses, ces tourbillons passionnés, ces accès de fièvre gyratoire qui sont la maladie à la mode, mais dans le calme, la piété, la dignité, la haute tenue ! Plaise à Dieu qu'elle ne regarde pas les belles et précieuses années de sa jeunesse comme un festin de crème fouettée, mais qu'elle fasse, au prix de beaucoup de prières et d'efforts, ample provision des vertus de premier ordre qu'exige la sublime mission d'épouse et de mère.

Ecoutez : on dirait que les cloches sonnent plus haut dans les airs, qu'elles sont un écho qui descend du ciel. Un jeune homme a dit adieu aux joies de la famille pour aimer les enfants des autres : revêtu des habits sacerdotaux, il quitte processionnellement la maison paternelle pour gagner l'église, il monte à l'autel et tout à l'heure il imposera les mains à son père, à sa mère, à ses parents, à ses amis. C'est la Première messe. Sonnez, cloches, sonnez, sonnez encore : c'est la joie sur terre, le soulagement au purgatoire, la gloire au ciel.

Ecoutez, écoutez, mais, cette fois, ce sont des gémissements ; ce sont, selon l'expression de Chateaubriand, des tintements de l'agonie semblables aux lentes pulsations d'un cœur expirant, et puis, c'est le glas funèbre des trépassés. Que de larmes dans ce coup de marteau monotone de l'airain sacré qui dit au père et à la mère en pleurs : « ton fils est mort, » à la fille en deuil : « tes parents ne sont plus, » à la sœur dont le cœur est meurtri : « ton frère a cessé de vivre, » à l'épouse inconsolable : « ta vie est désormais brisée. » Et tandis que vous suivez, avec du chagrin plein le cœur, le cercueil qui renferme les restes de l'être aimé, les cloches pleurent avec vous et accompagnent vos pas chancelants sur la route du champ du repos, non sans vous laisser l'espérance : « *Ego sum resurrectio et vita.* Je suis la résurrection et la vie. »

Ainsi la cloche condense, fusionne dans son métal sonore tous les soupirs, tous les élans, toutes les joies, toutes les douleurs qui jaillissent du cœur de tous les enfants de cette famille chrétienne qu'on nomme une paroisse.

III

Vraiment, la cloche se mêle à toute notre vie et l'accompagne du berceau à la tombe, de la terre au ciel. Et nous pouvons dire qu'elle n'est pas seulement l'âme du foyer et l'âme du temple : elle est encore la voix de la Patrie. Voilà pourquoi, sans doute, vous avez paré vos cloches des trois couleurs du drapeau de la France, bleu comme l'azur du ciel, rouge comme le sang de nos héros, blanc comme le lys immaculé. *Voix de la Patrie,* ne l'est-elle pas, la cloche, lorsqu'elle vous convoque à l'église et que vous répondez à son appel ? Réconfortés par les grâces qui découlent du drame du Calvaire, apaisés, encouragés par la parole sainte, l'âme élevée par la prière, vous revenez moins égoïstes, plus justes, plus charitables, plus humbles, contents de votre sort. Les bons chrétiens sont de bons citoyens et ce n'est pas dans leurs rangs que se trouvent les ennemis de l'ordre, du travail, de l'honnêteté, de la morale, ces niveleurs criminels, ces anarchistes prêts à manier le couteau, à braquer le revolver ou brandir la torche incendiaire, pour tout détruire et ne rien reconstruire.

Voix de la Patrie, elle l'est à certaines heures solennelles. Dans des envolées plus prolongées, elle pleure les malheurs de la Patrie ou chante ses gloires. Que l'ennemi, semblable à une trombe menaçante, s'abatte sur le pays, le bruit de son approche vole de clocher en clocher : la Patrie est en danger ! Au sommet de la tour comme dans le donjon d'une forteresse, la cloche sonne l'appel aux armes, rassemble au pied des autels du Dieu des armées les épouses, les enfants, les mères, porte jusqu'au ciel le *Dies iræ*, le *De profundis*, et surtout le *Te Deum* par lequel elle acclame les victoires glorieuses.

N'est-elle pas la voix de la Patrie, après cette terrible guerre, quand elle demande aux Français de se rassembler dans la maison du Père de famille, de se regarder tous comme frères et de ne plus revenir au temps où les Français ne s'aimaient pas, quand elle vous convoque pour honorer les morts de la grande guerre d'un culte pieux et reconnaissant, et de ne pas prostituer leur souvenir par des fêtes et des réjouissances de mauvais aloi ?

* *

Voilà ce que diront vos cloches, non seulement à vous, mais à toutes les générations qui vous remplaceront, quand vous serez descendus dans la tombe : elles prieront, elles chanteront, elles pleureront, elles prêcheront. Quelqu'un a dit : « Il y a trois choses tristes dans le monde : une ruche sans abeilles, une cage sans oiseaux, une maison sans enfants. » Vous auriez pu ajouter : un village sans cloches. Mais, désormais, vous avez vos cloches et elles vont parler. Le bronze est là avec toutes ses magnificences sorties d'une maison renommée, mais il est muet, ce métal est profane. Il est temps de lui infuser la vie, de lui communiquer la parole, de lui donner pour ainsi dire une âme.

Ministre de Dieu, versez les prières, l'encens et l'eau. Le pasteur et ses paroissiens, M. le Maire et son conseil, les fidèles et le clergé, les parrains et

les marraines sont à leur poste d'honneur, les âmes de nos chers défunts nous environnent, tous les cœurs sont à l'unisson, et, demain, les nouvelles cloches s'élèveront dans les airs. Donnez-leur la parole. *Victoire-Marie* chantera fièrement l'héroïsme de son parrain, mutilé de guerre, et de ses compatriotes tués à l'ennemi ; elle louera l'inlassable dévouement de sa marraine à l'œuvre des catéchismes et à la décoration de l'église, en même temps qu'elle redira l'estime profonde dans laquelle nous tenons deux familles essentiellement chrétiennes.

En entendant *Françoise-Emilie-Nicole,* nous bénirons le conseiller paroissial, qui fut le magistrat municipal intègre et qui reste toujours un de ces chrétiens de vieille roche qui font l'honneur d'une paroisse ; nous bénirons aussi la compagne et la mémoire du général qui fut l'illustration de la paroisse et une des gloires de notre armée.

En lisant les noms qui sont burinés sur les flancs de *Renée-Marie-Marguerite,* nous vanterons cette classe d'agriculteurs chrétiens, dévoués à la cause de l'Eglise et au prêtre, qui sont une des meilleures forces vitales du pays et les gardiens sacrés de l'ordre, du labeur et de la religion.

Toutes trois diront la louange du pasteur et des paroissiens. Toutes trois chanteront la gloire de Dieu, de l'Eglise et de la Patrie. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

I

Mademoiselle, Monsieur,

Il m'est doux de vous consacrer, dans cette merveilleuse église si magnifiquement décorée, les prémices de mon ministère sacerdotal dans cette paroisse.

Installé d'hier, je n'ai pas encore eu le temps de vous connaître, mais l'on m'a dit beaucoup de bien de vous, et c'est une joie de plus pour moi que de vous unir par les liens sacrés du mariage.

Le jour est venu que vous attendiez, que vous appeliez de tous vos vœux : au nom du Dieu tout-puissant, je vais lier pour jamais, au pied des autels, vos deux volontés, vos deux cœurs, vos deux âmes, vos deux vies. Moment solennel dans votre existence. Jusqu'à ce jour, vous avez marché séparés ; désormais, enchaînés l'un à l'autre par un lien indissoluble, vous serez inséparables. Jusqu'à ce jour, vous étiez indépendants ; désormais, vous serez assujétis l'un à l'autre dans une abnégation sans défaillance et dans une constance inviolable. Jusqu'à ce jour, vous étiez deux ; désormais, suivant la grande parole de Jésus-Christ lui-même, vous ne serez plus qu'un ; je veux dire que vous devrez désormais vivre dans une telle union et vous donner réciproquement une telle tendresse dans une telle confiance que vos deux vies confondues, devant les hommes et devant Dieu, n'en formeront plus qu'une seule.

Mais je suis sans inquiétude en face des engagements que vous allez prendre ; votre enfance, votre éducation, les dispositions chrétiennes qui vous animent, l'élan de vos cœurs qui courent d'eux-mêmes l'un vers l'autre, tout me dit que nous sommes au seuil d'un heureux avenir.

Vous, Monsieur, vous avez toujours été la consolation et la fierté d'une mère excellente, frappée trop tôt par un grand deuil. Elevé dans un Pensionnat qui a déjà donné à la société tant de jeunes chrétiens sans peur, vous avez su gagner d'abord et conserver ensuite l'affection de vos maîtres, et je sais un vieux directeur qui, dans la retraite où l'âge l'a conduit, se réjouit avec nous du bonheur qui vous arrive, et qu'il souhaitait avec une ardeur qui trahissait bien et l'estime et l'affection qu'il avait pour vous.

Et c'est vous, Mademoiselle, que Dieu a destinée à récompenser le cœur si bon et si dévoué qui vient s'offrir au vôtre. Vous appartenez à l'une de ces bonnes familles qui ont su conquérir la sympathie et le respect de tous. Vous aussi, vous avez reçu une éducation franchement et solidement chrétienne dans une maison estimée justement. Une fois rentrée dans votre famille, vous n'avez pas oublié ces premiers enseignements de votre enfance. On vous a vue prendre rang dans ces pieuses associations de jeunes filles où se développent les saintes aspirations et les généreuses ardeurs. Il n'est point de vertus auxquelles vous ne soyez initiée par une mère si courageuse et si active ; point de dévouement auquel vous ne soyez préparée. A coup sûr, la jeune fille aimable deviendra l'épouse dévouée et, si Dieu le veut, l'admirable mère. On sera heureux près de vous, Mademoiselle, et vous saurez toujours inspirer à celui qui vivra avec vous une vive gratitude envers la Providence !

Hélas ! pourquoi faut-il qu'il y ait des absents ? Pourquoi sont-ils partis avant l'heure, ces êtres tendrement aimés pour qui un pareil jour eût été une fête si douce ? Accordez-leur un souvenir au milieu de vos joies, et soyez assurés que, dans ce monde bienheureux où leur fin pieuse les a fait entrer, ils ne se désintéressent pas de votre bonheur ; ils s'unissent à nous, et ce sont eux qui vont offrir au Seigneur vos prières et les nôtres.

Et maintenant, venez donc l'un et l'autre sans crainte échanger les éternels serments du mariage. Le Dieu de votre pieuse jeunesse vous attend pour les bénir, prêt à répandre sur vous deux, avec une indicible largesse, les grâces de fidélité, de fécondité et de bonheur qu'il a déposées dans son Sacrement.

Et vous, Seigneur, exaucez-nous. Faites qu'elles descendent en effet sur eux, ces grâces ineffables ; qu'elles fécondent tout ce qui dans leurs âmes les appelle et les attire ; qu'elles donnent à toutes leurs aspirations leur légitime essor ; à toutes les promesses de dévouement qu'ils vont se faire, la durée ; à leur affection réciproque, sa force et sa constance invincible. Faites qu'au sortir de cette église, elles les accompagnent dans tout le cours de leur vie nouvelle, sans que rien jamais les puisse tarir ou diminuer ; qu'elles les conduisent enfin, à travers toutes les vicissitudes de l'existence, jusqu'à ce foyer des amours éternelles où Dieu se réserve de couronner les saintes affections de la terre. Ainsi soit-il.

LECTURES SUR SAINTE JEANNE D'ARC

XVII

ENTRÉE A ORLÉANS

I

Jeanne est près de St-Jean-le-Blanc, en face d'Orléans, dont elle est séparée par la Loire. Cette forteresse est occupée par les Anglais, qui y ont établi un guet. A peine Dunois est-il parti avec la flottille pour le port du Bouchet qu'elle veut attaquer l'ennemi. Mais elle n'a guère que trois mille hommes ; le Conseil royal a donné des instructions formelles : quand le premier convoi aura pénétré dans Orléans, elle viendra chercher le second et alors seulement on décidera du plan d'attaque.

On lui demande alors de protéger le convoi jusqu'au port du Bouchet contre une agression possible des Anglais du guet de St-Jean-le-Blanc. Elle s'y porte avec deux cents lances. Mais un autre grand danger sera de passer sur le fleuve sous le feu de la bastille anglaise de Saint-Loup, sur la rive droite, pour redescendre à Orléans.

Elle arrive jusqu'à la hauteur de Chéchy, traverse la Loire sur les chalands de Dunois, s'en va prier dans l'église de Saint-Loup, ensuite elle se rend au château de Reuilly où elle est reçue par deux Orléanais, Guy de Cailly et Robin Boillève. Guy de Cailly fut favorisé de la vision des anges de Jeanne, et il s'attachera à elle avec un dévouement qui lui vaudra d'être anobli par Charles VII. (Ayroles, III, 330. Lettres d'anoblissement de Guy de Cailly).

Pendant ce temps, les bateaux du convoi passent sur le front de Saint-Loup, sans être inquiétés. Comme elle l'avait prédit, les vivres pénétrèrent à Orléans et les Anglais ne font aucune tentative pour les arrêter.

La Pucelle alors se dispose à retourner à Blois, mais Dunois la supplie d'entrer à Orléans avec huit cents hommes pour renforcer la garnison et rendre du courage aux Orléanais qui l'attendent :

— Non, dit-elle, je ne puis quitter ces braves gens pleins de bonne volonté, bien confessés, revenus à Dieu de tout leur cœur. C'est cette armée que je dois conduire à la victoire.

Mais les chefs de l'armée consentent à retourner seuls à Blois. Alors elle ordonne que les prêtres marchent en avant avec la bannière de Jésus crucifié et reviennent dans le même appareil : « A bientôt ! » leur dit-elle.

Puis elle retourne au château de Reuilly. Elle y trouve des notables d'Orléans et Dunois. Ils la saluent avec respect, avec joie et la pressent de venir le soir même à Orléans, où la population lui réserve une entrée triomphale. On passera par un chemin détourné depuis Chéchy, afin d'éviter la bastille de Saint-Loup, et l'on arrivera sans danger à Orléans. Mais elle refuse de s'éloigner des Anglais. Elle ira tout droit de Reuilly à la porte de Bourgogne qui est à l'est de la cité.

Et c'est ainsi que, après une journée de fatigue où elle était à peine descendue de cheval, elle entrait à Orléans, à huit heures du soir, sans que nul Anglais se fût mis à la traverse.

A sa gauche est Dunois, avec ses armes étincelantes, qui chevauche à ses côtés. Il est huit heures du soir, la nuit est tombée et les rues sont éclairées par les torches que portent des soldats en signe d'allégresse. L'un d'eux s'approche trop près, et met le feu à son étendard, alors elle pousse hardiment son cheval vers la bannière dont elle éteint la flamme. Elle a mis tant de grâce à manier sa monture que peuple et bourgeois font éclater leur admiration. Tous s'empressent autour d'elle, la regardant comme la guerrière envoyée de Dieu pour les sauver, comme une sainte du paradis, et c'est miracle qu'elle traverse la foule très dense qui l'acclame, sans que son cheval se cabre et blesse personne. On dit qu'elle se rendit aussitôt à la cathédrale pour remercier Dieu ; mais il était fort tard, il semble plus vrai qu'elle ne fit cette visite que le lendemain, 30 avril. Elle regagna par la porte Regnart l'hôtel de Jacques Boucher, trésorier du duc d'Orléans.

Cet hôtel s'appelait l'hôtel de l'Annonciade. L'épouse de Jacques Boucher était une sainte femme qui appartenait à l'une des meilleures familles bourgeoises d'Orléans ; elle accueillit Jeanne avec une dignité affectueuse et un grand respect. Jeanne avait avec elle ses deux frères, son écuyer Jean d'Aulon et son page Louis de Coutes, Jean de Metz et Bertrand de Poulangy, tous ses fidèles. Elle était heureuse. Son écuyer lui enleva ses vêtements guerriers et sa cuirasse qu'elle n'avait pas quittée depuis Blois. Un festin était préparé, mais pendant que les siens y prenaient largement part, elle y toucha à peine et comme son hôtesse en paraissait contrariée :

— Ne faut-il pas, dit-elle, que je garde mes résolutions ?

Elle jeûnait en effet tous les vendredis. Or c'était le vendredi 29 avril. Après le repas, elle se retira dans sa chambre et demanda comme compagne de lit, Charlotte, la fille de ses hôtes. Avant de lui dire l'adieu du soir, la femme de Jacques Boucher, très préoccupée de la défense d'Orléans, lui dit :

— Qu'adviendra-t-il de notre chère cité ?

— Ayez confiance en Dieu, répondit-elle. Notre-Seigneur aidera la ville d'Orléans et chassera ses ennemis.

« Je dormais la nuit seule avec elle, dira Charlotte Boucher au procès de réhabilitation ; je ne vis dans sa personne qu'humilité, simplicité, chasteté. Elle avait l'habitude de se confesser souvent. Avant d'aller à une attaque, elle disposait sa conscience ; elle recevait la Sainte Eucharistie, après avoir entendu la messe. » (Ayroles, IV, 172). Ce n'est partout qu'une admirable concordance de témoignages touchant la piété et la virginité de Jeanne.

II

Le matin du 30 avril, samedi, elle communia à la chapelle même de l'hôtel de l'Annonciade. La foule,

impatiente de la voir paraître, se pressait dans la rue, à la porte du trésorier. Alors Jeanne d'Arc qui ne savait pas résister à un désir du peuple, s'arma et, montée sur un cheval blanc, elle traversa les rangs des Orléanais pour se rendre à l'église Sainte-Croix. Elle passait au milieu d'eux comme l'Ange de la guerre chargé d'apporter la paix. Tous la regardaient avec admiration, avec amour, avec espérance, comme une divinité. On lui baisait les pieds, on arrêtait son cheval pour la contempler de plus près et plus longtemps, on lui demandait les secrets de l'avenir. Elle répondait simplement :

— Messire m'a envoyée pour secourir la bonne ville d'Orléans. Si vous avez bonne confiance et espérance en Dieu, il vous sauvera des mains des Anglais. (Déposition de Jean Luillier, drapier. Ayroles, IV, 164).

Elle se dirige alors vers l'église Sainte-Croix pour se mettre sous la protection divine, puis elle se rend chez Dunois et le presse d'attaquer, ce jour-là même, les Anglais. Le bâtard d'Orléans, quoique meilleur que la plupart des hommes d'armes, ne croyait pas en sa mission, et il avait honte d'obéir à une femme, de se conformer à ses avis ; il refusa de l'écouter et elle s'en revint toute « courroucée » à l'Annonciade. Cependant il ordonna une escarmouche sur le guet de la bastille de Saint-Pouair. Jeanne n'y prit point part. Le poste fut brillamment enlevé, mais sans autre résultat.

Alors elle s'occupe du moral de son armée. Elle conjure les soldats de revenir à Dieu, elle chasse les femmes de mauvaise vie et reprend les blasphémateurs : « J'ai vu, dit André Bordez, chanoine de Saint-Aignan, Jeanne faire des incrépations aux hommes d'armes, quand ils reniaient ou blasphémaient Dieu. J'ai vu en particulier des guerriers d'une vie de toute dissolution se convertir à la voix de Jeanne, et mettre un terme à leur vie de désordre. » (Ayroles, IV, 171). Quand elle entendait un blasphème, elle en concevait une grande douleur : « J'ai vu et entendu un jour, rapporte Reine Huré, un grand seigneur qui, se promenant en pleine place, s'échappa en vilains jurements et reniements de Dieu. Jeanne le vit et l'entendit ; elle en fut très émue. Elle approcha aussitôt du seigneur jureur et le prit au cou en disant : « Ah ! maître, osez-vous bien renier Notre-Seigneur et notre Maître ? En nom Dieu, vous vous en dédirez avant que je parte d'ici ! » J'atteste, pour l'avoir vu, que ce seigneur exprima son repentir et se corrigea. »

Telle était la puissance « de ce charme inconnu dont nul ne se défend, » suivant le mot du poète, du charme virginal devant lequel s'inclinaient surtout les vieux soudards parce qu'ils y reconnaissaient une vertu, un pouvoir supérieurs, un idéal qui les attirait et qu'ils ne croyaient pas possible d'atteindre.

Mais les Anglais tenaient Guyenne, l'envoyé de la Pucelle, et ils menaçaient de le brûler, criant très haut, pour se rassurer, — car l'arrivée de Jeanne les faisait trembler, — que c'était le messager d'une sorcière, d'un émissaire de Satan. Elle adressa donc une nouvelle sommation aux Anglais : « Messire vous mande que vous vous en alliez dans votre pays, car c'est son plaisir. » (Déposition de Pierre Millet, IV, 169). Et elle les menaçait d'une défaite terrible.

Ambleville porta la sommation à Talbot. Au retour il lui dit :

— Talbot et les autres Anglais disent de vous tout le mal possible, ils vous injurient et s'ils pouvaient vous prendre, ils vous feraient brûler, comme ils veulent faire de mon camarade Guyenne.

— En nom Dieu, répondit-elle, les Anglais ne feront point de mal à Guyenne. Retourne hardiment vers nos ennemis, il ne t'arrivera non plus rien de fâcheux. Dis à Talbot que, s'il arme, j'armerai aussi.

Le courageux messager partit, mais non sans la permission de Dunois, qui crut devoir ajouter une sommation personnelle. Le héraut revint avec la promesse de l'élargissement de Guyenne. Les Anglais étaient frappés de crainte : « Tandis qu'auparavant, dira Dunois, deux cents Anglais mettaient en fuite mille des nôtres, depuis cette lettre adressée à Talbot, il nous suffit de quatre ou cinq cents hommes de guerre pour lutter contre toute la puissance des Anglais, et ils n'osaient plus sortir de leurs bastilles. »

Impatiente de voir de près les ennemis, ce même samedi, le soir, elle s'approcha du fort des Tourelles, où étaient enfermés les Anglais. Ce fort était placé sur la dernière arche du pont de la Loire qui gardait la communication avec la ville, en avant de la bastille des Augustins. Elle s'approche, appelle la sentinelle et demande à parler aux chefs anglais.

Guillaume Molins était capitaine du fort, mais ce n'est pas lui qui se présente, c'est le chevalier Glasdall, orgueilleux, hautain et audacieux.

— Noble chevalier, lui dit-elle, rendez-vous au bon plaisir de Dieu et vous aurez la vie sauve.

L'irritation fut grande chez ces vainqueurs d'entendre cette ferme sommation de la Pucelle... Ils y répondirent dans leur langage de soudards, la traitant de vachère, et y ajoutant les injures les plus blessantes :

— Si nous pouvons vous tenir un jour, nous vous ferons brûler.

Jeanne fut très peinée de ces outrages qui attaquaient sa vertu :

— Tout ce que vous dites, n'est que mensonge, répondit-elle avec tristesse.

Glasdall redoubla ses insultes :

— Vous êtes une ribaude, une femme de mauvaise vie !

Dans sa douleur, elle se récria à ses Voix qui lui communiquèrent des lumières prophétiques :

— Bientôt, s'écria-t-elle, les Anglais seront mis en déroute, et ils se retireront du siège d'Orléans. Quant à toi, Glasdall, tu ne seras pas témoin de ces faits, car tu mourras avant qu'ils soient accomplis.

La nuit tombait. Elle revint à l'Annonciade, l'âme tourmentée, parce qu'elle était méconnue et des amis et des ennemis, mais pleine de vigueur et d'espoir, parce que ses Voix lui disaient toujours : « Va, fille de Dieu, tu vaincras ! »

XVIII

SAINT-LOUP

I

Le lendemain, 1er mai, était un dimanche. Le Conseil de guerre avait décidé la veille que Dunois et Jean d'Aulon se rendraient avec des troupes à Blois pour ramener le reste du convoi à Orléans. Jeanne, après avoir entendu la messe, prend avec elle La Hire et fait une démonstration sur la bastille anglaise, afin que les troupes de Dunois ne soient pas attaquées. Aussi se dirigent-elles sans encombre sur Blois, en passant cette fois par la Beauce.

Puis elle rentre à Orléans et retourne à Sainte-Croix. Les rues sont pleines de gens qui ne se lassent pas de la contempler, comme une envoyée du ciel, et comme l'aurore du salut, car ils souffrent et ils sont également menacés par la famine et par les Anglais. Rien que sa vue ramène la joie sur leurs fronts.

A Sainte-Croix, elle rencontre le vénérable chanoine Jean de Macon, qui vient à elle et qui lui demande, en se faisant l'interprète des angoisses et des sentiments de tout le peuple :

— Ma fille, êtes-vous venue pour lever le siège ?

— En nom Dieu, oui !

— Ma fille, les ennemis sont forts et bien armés ; ce sera une grande chose de les mettre dehors.

Ces paroles trahissaient des anxiétés et des doutes.

— Rien n'est impossible à la puissance de Dieu, répond-elle. Or c'est lui qui m'a envoyée au secours de la bonne ville d'Orléans.

Jean de Macon était un docteur très considéré. Il interrogea plusieurs fois la Pucelle, et il déclara qu'après avoir examiné ses actes et ses paroles, il n'avait aucun doute qu'elle ne fût envoyée par Dieu : « C'était merveille, dit-il, de l'entendre parler et de l'entendre répondre ; et dans sa vie je n'ai observé rien que de saint et de bon. » (Ayroles, III, 300, 304).

Ce même jour, elle voulut encore parler aux Anglais et, suivie de quelques hommes d'armes, elle se dirigea sur le poste de la Croix-Morin, sur la rive droite de la Loire. Elle les somma d'abandonner le siège et de retourner en Angleterre, leur promettant la vie sauve. Ses propositions furent accueillies par les outrages coutumiers. Elle commença alors à se faire une idée de la haine anglaise.

— Voulez-vous que nous nous rendions à une femme ? lui cria Granville.

Et, de nouveau, ils parlèrent de la brûler. Elle s'en revint triste, parce que la volonté de Dieu était méconnue.

Le 2 mai, lundi, elle sort d'Orléans à cheval, et va examiner les positions ennemies. Elle s'approche des bastilles anglaises, qui n'osent faire aucune démonstration, puis elle revient à Sainte-Croix pour assister aux premières Vêpres de l'Invention de la Sainte Croix. Partout les Orléanais la suivent, pleins d'espoir et d'admiration, ne se rassasiant pas de la voir.

Le jour de la fête, Jean Mahy donne le sermon, puis on fait la procession avec la relique de la Croix. Jeanne, au milieu des chefs, suit la procession et prie ardemment.

Alors arrivent les garnisons de Montargis, Gien, Château-Renaud, et des pays du Gâtinais, envoyées par le Dauphin. Les Anglais n'essaient même pas de les arrêter : ils sont comme plongés dans la stupeur.

Dans la soirée du 3 mai, on apprend que le convoi de Blois vient par la Beauce, conduit par le maréchal de Sainte-Sévère, les sires de Rais et de Bueil. Dunois a eu grand'peine à réunir des troupes, et ces troupes mêmes se sont fondues en route : c'est à peine s'il amène un millier d'hommes. Il s'est heurté au mauvais vouloir de Regnault de Chartres et de plusieurs chefs, qui voulaient qu'on renvoyât les hommes d'armes chez eux.

Le mercredi matin, 4 mai, il apparaît en vue de la bastille de Londres, construite sur la route d'Orléans à Châteaudun. Il est contraint alors d'exécuter un mouvement tournant au nord, vers la bastille de Paris, également occupée par les Anglais. Ceux-ci s'opposent à son passage. Mais Jeanne a réuni cinq cents hommes, malgré l'heure matinale, et elle opère sa jonction avec Dunois. Elle marche en avant, son étendard à la main, Jean Paquerel porte la bannière de Jésus crucifié, les prêtres chantent des hymnes. Les Anglais, saisis d'un mystérieux effroi, rentrent dans leur bastille et le convoi pénètre dans Orléans. Il est à peine huit heures du matin.

Vers midi, Dunois vient la visiter et lui annonce que Falstoff est signalé à Janville avec des troupes et un convoi de vivres. Jeanne en est toute joyeuse :

— Bâtard, bâtard, lui dit-elle familièrement, je te commande, aussitôt que tu apprendras sa venue, de m'en avertir, car s'il passe sans que je le sache, je te ferai ôter la tête.

— Ne craignez pas, répondit Dunois, vous le saurez à temps.

Il subissait le charme de la jeune fille. En elle tout était si noble et si pur, son attitude était si décidée et si vaillante qu'il ne pouvait se défendre de l'admirer. Mais, peut-être par orgueil militaire, il ne consentait pas à la regarder comme un chef, et il continuait à agir en dehors d'elle.

II

Il ne lui avait pas dit en effet qu'il allait attaquer la bastille de Saint-Loup, sur la Loire, à l'est d'Orléans.

Jeanne était fatiguée des opérations du matin. Elle enleva son armure et se jeta toute vêtue sur son lit. Elle dormait d'un sommeil heureux. Son écuyer, Jean d'Aulon, dormait aussi, dans une pièce voisine. Soudain elle s'éveille ; car ses Voix lui ont parlé, elle se lève, angoissée, et s'écrie :

— Le sang de nos gens coule par terre... Mes armes ! mon cheval !

Jean d'Aulon accourt à ce cri :

— Mon Conseil m'ordonne d'aller contre les Anglais, dit-elle, mais je ne sais si je dois marcher contre leur bastille ou contre Falstoff qui vient pour les ravitailler.

Arrive alors son aumônier Jean Paquerel, avec quelques prêtres.

— Pourquoi ne m'a-t-on pas éveillée plus tôt ? dit-